

Jan Vander Laenen*

“La fenêtre” (1883) de Guy de Maupassant ou une histoire drôle autour de la paraphilie connue sous le nom de “pygomanie”.

Si, personnellement, je devais définir Guy de Maupassant et son oeuvre en quelques mots, je répondrais peut-être par un de mes aphorismes: “Il n’avait rien à dire, il n’avait que des choses à raconter”.

D’une manière très saine il se tenait plutôt à l’écart des cercles littéraires et journalistiques de son temps, qu’il décrit de manière peu élogieuse comme peuplés d’“hommes-filles”, des hommes affectés en d’autres mots qui changent d’avis comme le vent change de direction, et qui dénigrent un auteur qu’ils ont porté aux nues un mois auparavant.

Et bien que Maupassant ait écrit un bon nombre de chroniques littéraires et mondaines et prenait son métier--en tant que disciple de Flaubert--au sérieux, il était apparemment peu enclin à la “théorétisation” de la littérature et ne participait guère à ces interminables débats autour du genre, du style, des tendances, etc.

Il perçoit l’inutilité relative de ces débats dans l’introduction de son roman *Pierre et Jean* qui est de 1887: Le lecteur, qui cherche uniquement dans un livre à satisfaire la tendance naturelle de son esprit, demande à l’écrivain de répondre à “son goût prédominant, et il qualifie

* Rue fossé aux loups 28A, bte 11
B-1000 Bruxelles
Tel/Fax: (32 2) 218 61 21
GSM: (32 473) 93 26 05

invariablement de remarquable ou de *bien écrit* l'ouvrage ou le passage qui plaît à son imagination [...].

Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste: "Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament." L'artiste essaie, réussit ou échoue.

"Le critique ne doit apprécier le résultat que suivant la nature de l'effort; et il n'a pas le droit de se préoccuper des tendances."¹

Maupassant avait donc surtout des choses à raconter, et ces choses qu'il avait à raconter mélangent d'une façon très réussie des faits autobiographiques--souvent d'ordre sexuel--avec des esquisses qui concernaient la société dans laquelle il vivait et les voyages qu'il effectuait, et des faits probablement purement fictifs pour créer un certain "suspense" et une certaine unité, le tout afin de pouvoir terminer le conte par une pointe--l'essai de Poe sur l'unité dans la "*short story*" ne lui était certainement pas étranger.

Ce mélange, on pourrait le définir aujourd'hui presque comme de l'autofiction, un néologisme--contraction de "autobiographie" et de "fiction"--créé par Serge Doubrovsky lorsqu'il publia *Fils* en 1977², soit un siècle après ce que j'appellerai la carrière de Maupassant. Serge Doubrovsky prétend justement que la "vraie" autobiographie n'est pas du tout un genre démocratique, mais est plutôt réservée aux importants de ce monde, ou pour le formuler avec ses propres mots, une oeuvre écrite par un *Grand-homme-au-soir-de-sa-vie-et-dans-un-beau-style*. Maupassant est mort fou un peu avant son quarante-troisième anniversaire à la suite de complications dues à une syphilis contractée à vingt-six ans, et bien que ses écrits l'aient rendu riche et célèbre de son vivant, on pourrait se demander--eût-il vécu jusqu'à un âge avancé bien sûr--s'il se sentait assez important et s'il avait assez de courage

1 MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, uitgave verzorgd door M.-C. ROPARS-WUILLEUMIR, Parijs, 1984, p. 16-17

2 *Nouvelles formes du récit. Parcours dans la littérature contemporaine*, uitgave verzorgd door S. DAIREAUX en A. PACAUD, Parijs, 1913, p. 161-165

pour pratiquer l'introspection et se dévoiler devant ses lecteurs en rédigeant une version "objective" de son existence. A cette question, je pencherais plutôt pour un "non": car c'était un homme au sens pratique, un écrivain—pour le dire plus élégamment-- pragmatique qui pensait surtout à "placer" ses contes--contre une bonne rémunération-- dans les nombreux journaux et revues littéraires; bref, dans ses écrits, il était capable de parler de lui-même et de ce qui lui tenait au coeur sans devoir recourir à ce genre plus "noble" et rigide qu'est l'autobiographie.

J'oserais donc définir un grand nombre des contes de Maupassant comme appartenant au genre de l'autofiction, un genre assez "élastique", mais qui a pourtant quelques caractéristiques précises: les frontières entre le réel et la fiction ne sont pas nettes, les souvenirs, parce qu'ils sont lointains ou déformés par la subjectivité, ne peuvent être garantis véridiques, la perception de soi mêle parfois la réalité et la fiction de manière si étroite que nous ne pouvons débrouiller l'un de l'autre. En d'autres termes, le narrateur lui-même devient un personnage fictif.

Certes, si on en juge par l'encre que fait toujours couler Maupassant dans les nombreuses biographies dont il est l'objet, on ne peut dire qu'il était un personnage fictif. Comme écrivain, pourtant, il se distingue par quelques traits de caractère de l'idée que d'aucuns se font encore quant à ce qu'un auteur "devrait" être, quelqu'un à la Houellebecq par exemple, aujourd'hui, ou encore, hier, un Sartre, intellectuel engagé politiquement, mais aussi quelqu'un à l'image médiatique forte, on dit *people*, ne fuyant pas les controverses, et avec cela portant lunettes à fond de bouteille, nullement sportif ou "viril" et encore moins expert en tout ce qui touche à l'érotisme.

Cette "image" de l'auteur-qui-fait-la-une-des journaux, m'a paru nécessaire tant Guy de Maupassant paraît en être le contraire, quand bien même n'importe quel de ses portraits photographiques montrerait combien il était bel homme. Quant à ce qui était du politique, il avait certes des opinions franches et en avance sur son temps, mais n'adhéra jamais adhérer à un parti politique. Lui qui avait vécu de près le conflit franco-prussien abhorrait les guerres et la violence, même si ce conflit apparaît souvent dans ses histoires sous un angle bien

original. C'est l'hypocrisie de la bourgeoisie française contre une prostituée qu'il met en scène dans "Boule de suif" par exemple, tandis que dans "La moustache", et sur un ton faussement léger, surgissent trois paraphilies, le cunnilingus, le travestissement et la nécrophilie: Jeanne, dont le mari a sacrifié sa moustache pour jouer le rôle d'une soubrette, se rend compte que "cette petite brosse de poils sur la lèvre est utile aux relations entre époux"; et cela lui rappelle aussi les cadavres dans la rue pendant la guerre où elle pouvait reconnaître les soldats français grâce à leur moustache!

Autour de la colonisation de l'Algérie par les Français, pays qu'il a parcouru, il avait des idées bien contestataires aussi, idées qu'il exprime dans sa "Lettre d'Afrique": "Au fond on m'en a surtout voulu, je crois, de la sympathie que l'Arabe m'a inspirée à première vue, et de l'indignation qui m'a saisi en découvrant quels sont les procédés de civilisation qu'on emploie envers lui."³ Maupassant a aussi vécu des histoires charnelles avec des femmes algériennes; dans "Marroca" par exemple il raconte son aventure extraconjugale avec une femme qui doit le cacher sous le lit quand son mari est de retour pour prendre sa bourse et qu'elle est prête à décapiter avec une hachette par amour pour Maupassant.

Ajoutons qu'il était grand sportif et fréquentait les milieux plutôt "populaires" des cercles sportifs, choses que l'on n'associe peut-être pas, généralement, à un homme de lettres. A part la musculation il aimait surtout toutes les activités relatives au plein air et à l'eau, et grâce au succès de ses écrits il put même s'acheter un yacht, que, comme son roman célèbre, il baptisa *Bel-Ami*.

Maupassant était donc un bel ami et un bel homme qui plaisait aux femmes. Quant à ses appétits sexuels et les problèmes que lui causait sa libido excessive, il suffit peut-être de citer cette phrase de son conte "L'enfant", qui, vraiment, en dit long: "Malheur à ceux à qui la perfide nature a donné des sens inapaisables! Les gens calmes, nés sans instincts violents, vivent honnêtes, par nécessité. Le devoir est facile à ceux que ne torturent jamais les désirs enragés."⁴ Ou encore: "J'aime d'un amour bestial et profond, misérable et sacré, tout ce qui vit [...] le

3 MAUPASSANT, *Choses et autres. Choix de chroniques littéraires et autres (1876-1890)*, uitgave verzorgd door J. BALSAMO, Parijs, 1993, p. 362

4 MAUPASSANT, *Apparition et autres contes d'angoisse*, Parijs, 1987, p. 62 (L'enfant)

regard et la chair des femmes.”

A la vérité, en considérant le nombre de conquêtes et d'aventures avec des femmes de toutes les couches de la société que Guy de Maupassant n'a cessé d'accumuler, je serais presque tenté de faire un rapprochement avec les deux plus grande figures d'amants du dix-huitième siècle que sont Casanova et Don Juan. Pourtant, Maupassant était bel et bien né en 1850 et les moeurs entre temps avaient considérablement changé. Comme le constate Kenneth Clark dans l'ouvrage qu'il a consacré au dix-huitième siècle, *Civilisation*, le terme le plus courant pour décrire les moeurs de ce siècle de libertinage qui dit— ou nous laisse imaginer—comment toutes les pratiques étaient permises pourvu qu'on soit protégé et discret, est bien “frivole”, et c'est bien sûr un terme qu'on ne songerait pas à appliquer au siècle suivant auquel on collera plus volontiers l'étiquette l'“hypocrite”. Maupassant a très bien senti cette atmosphère malsaine, hypocrite et “syphilitique” de son époque, elle exsude presque de chaque page qu'il a écrite.

La syphilis, la folie qu'elle cause... “Guy de Maupassant est décédé à 11 heures 45 du matin des suites de convulsions dans le cours d'une paralysie générale”note le docteur Blanche le 6 juillet 1893 sur le registre du fameux asile fondé par son père en 1821 dans l'Hôtel de Lamballe à Passy. C'était alors un asile d'un genre nouveau, établi sur le modèle d'une pension de famille. Il est vite devenu célèbre dans l'Europe entière et a été le refuge notamment de Gérard de Nerval, de Charles Gounod, de Théo Van Gogh, et, donc, de Guy de Maupassant. A l'apogée de la carrière de celui-ci, dans les années 80, une autre institution faisait parler d'elle en matière de maladies mentales: “La Salpêtrière” avec les cours et les expériences scientifiques du docteur Charcot autour de l'hystérie entre autres, et avec, comme un de ses élèves, le jeune Sigmund Freud.

Bien qu'on ne puisse interpréter les écrits de Maupassant sous le simple angle de la folie, elle a toujours été présente dans sa vie et a coloré, en même temps que son pessimisme à la Schopenhauer. Que dire de cette décadence, et que dire de la vie amoureuse et érotique de

l'écrivain?

D'abord, il y avait sa mère, quelque peu particulière: elle éloigne son mari, met au monde deux fils, Hervé et Guy, qui mourront fous, et on sait qu'elle était sujette à des crises de suffocation et qu'elle tentera de s'étrangler avec ses propres cheveux. Guy s'identifiera à elle en "empruntant" ses migraines et sa solitude, et prétend lui-même qu'il n'a jamais connu l'amour. Le meilleur portrait qu'il peint peut-être de sa mère est celui de Madame Hermet, une femme riche, jolie et mondaine qui par peur de contagion et donc de perdre sa beauté refuse d'entrer dans la chambre de son jeune fils agonisant de la petite vérole. Elle lui fait son dernier adieu derrière la fenêtre balcon, soigneusement fermée.

De Schopenhauer, auquel il dédie une histoire bien macabre, "Après d'un mort", il hérite le pessimisme et une vision pas tellement flatteuse de la femme. "L'amour est l'appât que la nature a mis autour du piège de la reproduction" devient sa devise: il a horreur de tout ce qui touche à cette "reproduction", et ne réussira jamais à voir la femme comme une maman, n'aura jamais d'épouse et ne reconnaîtra jamais ses enfants illégitimes. J'ignore s'il est jamais tombé sur la fameuse phrase de Voltaire: "Dans la vie il vaut mieux avoir une bonne santé que des enfants."

Et puis il y avait l'esprit du temps que nul auteur a su mieux expliquer que l'Italien Mario Praz dans son oeuvre de 1930, *La carne, la morte e il diavolo nella letteratura romantica* ou, en anglais, *The Romantic Agony*. Les titres des chapitres en disent long sur l'époque des romantiques, des symbolistes et des décadents, et surtout sur le prétendu caractère diabolique de la gente féminine: "La beauté de la méduse", "La métamorphose de Satan", "Dans l'ombre du divin Marquis", "La belle dame sans merci".

De telles formules, de tels "ingrédients" nous incitent à dire que Maupassant peint, dans le genre "autofiction avant la lettre", un canevas très coloré des moeurs de son temps. Il est l'hermite qui se retire du monde après avoir découvert, par l'intermédiaire d'une photo, qu'il a fait l'amour avec sa fille, jadis délaissée et qui est devenue prostituée. Il est l'homme solitaire qui, la nuit de Noël, "ramasse" une fille de la rue pour

lui tenir un peu compagnie et qui accouchera une fois arrivée dans son appartement. Et puis, dans “La fenêtre”, il est l’homme maladroit qui pourrait avoir comme devise “Où il y a de la fesse il y a du plaisir”, qui s’amuse avec les filles des classes populaires mais qui commet inconsciemment des gaffes avec les dames diaboliques de la haute société, tout cela pour éviter amour et mariage et rester fidèle à sa mère...

L’intrigue de “La fenêtre”, écrite à la première personne dans le style épistolaire à l’adresse d’une dame, est plutôt simple: un homme déclare son amour à une jeune veuve riche et jolie. Avant un éventuel mariage, elle veut mieux le connaître et l’invite dans son château où sa femme de chambre l’épie jour et nuit. Bien sûr, Guy entame une liaison avec cette femme de chambre et lui pose des questions indiscrettes sur sa maîtresse: “Ecoute, ma fille, tu connais Mme de Jadelle comme toi-même, puisque tu l’habilles et que tu la déshabilles tous les jours. [...] Voyons, mon enfant, tu n’ignores pas qu’il y a des femmes qui se mettent du coton, tu sais, du coton là où... enfin du coton là où on nourrit les petits enfants, et aussi là où on s’assoit. Dis-moi, met-elle du coton?” Qu’on en juge, mais il semble bien que l’amour de Guy pour cette veuve se réduise à l’apparence de ses rondeurs...

Ensuite arrive la chute: un matin, il croit voir la femme de chambre penchée à la fenêtre d’une tourelle du château, regardant au-dehors. “Je m’approchais si doucement que la jeune fille n’entendit rien. Je me mis à genoux; je pris avec mille précautions les deux bords du fin jupon, et, brusquement, je relevai. Je la reconnus aussitôt, pleine, fraîche, grasse et douce, la face secrète de ma maîtresse, et j’y jetais un tendre baiser, un baiser d’amant qui peut tout oser. Je fus surpris. Mais je n’eus pas le temps d’y réfléchir. Je reçus un grand coup ou plutôt une poussée dans la figure qui faillit me briser le nez. J’entendis un cri qui me fit dresser les cheveux. La personne s’était retournée--c’était Mme de Jadelle--la veuve donc.” Inutile d’ajouter quoi que ce soit; dans une lettre apportée par la femme de chambre dix minutes plus tard, la dame “espère qu’il la débarassera immédiatement de sa présence”.

Dans la liste des paraphilies se trouvent la “pygomanie” ou “pygophilie” -- une forte attirance pour le postérieur--, et “pygolagnie”, ou le besoin de

couvrir de baisers cette partie de l'anatomie humaine.

Que dit l'anthropologue Desmond Morris dans son *Bodywatching*, de 1985, sur cette partie de l'anatomie humaine? Qu'elle est l'objet de quantité de blagues à cause de sa proximité aux organes sexuels et sa fonction d'élimination, mais qu'elle est néanmoins la partie la plus humaine de notre corps: c'est en se dressant pour marcher uniquement sur les deux jambes que l'homme, contrairement aux animaux, a su développer deux fesses comme soutien de son torse. Les Grecs en étaient déjà très conscients, pour eux c'était la partie la plus belle du corps, puissent en témoigner leurs multiples statues des Aphrodites callipyges, ou "la Vénus aux belles fesses" et les temples érigés en son honneur.

Cette notion du postérieur comme éminemment humain prend une tournure inattendue au Moyen Age: puisque celui-ci nous distingue des animaux et des monstres, même le diable en personne et avec tous ses pouvoirs était incapable d'imiter les formes des deux fesses lorsque il voulait prendre l'apparence d'un être humain. Lui montrer ses fesses revenait donc à le confronter à sa propre faiblesse et à chasser sa mauvaise influence. Le postérieur comme porte-bonheur donc.

La phrase "lèche mon cul" dérive de cette croyance: considérée aujourd'hui simplement comme un acte d'humiliation et de soumission, on était au contraire convaincu à l'époque des sorcières que l'image rendait hommage au diable qui avait un visage à la place du postérieur et une bouche à la place de l'anus.

Il n'est pas improbable que Maupassant ait connu cette théorie, bien que pour lui le postérieur, cette partie d'anatomie éminemment humain, était très certainement simplement une très grande source de plaisir, et la raison de son déboire avec Mme de Jadelles.

Je voudrais conclure avec un extrait du conte de Maupassant "La moustache" où il donne la parole à une femme d'une couche inférieure à celle de Mme de Jadelles, et qui montre combien Guy de Maupassant a toujours su rester authentique dans sa vie tragique et dans ses nombreux contes-précurseurs du genre que nous appelons aujourd'hui

“autofiction: “Ces hommes de lettres, vraiment, ne savent rien du monde. Ils ignorent tout à fait comment on pense et comment on parle chez nous. Je leur permettrais parfaitement de mépriser nos usages, nos conventions et nos manières, mais je ne leur permets point de ne les pas connaître. Pour être fins ils font des jeux de mots qui seraient bons à dérider une caserne; pour être gais ils nous servent de l’esprit qu’ils ont dû cueillir sur les hauteurs du boulevard extérieur, dans ces brasseries dites d’artistes où on répète, depuis cinquante ans, les mêmes paradoxes d’étudiants.”